

VOLONTÉ DIVINE OU PASSION PERSONNELLE ?

La vocation de Sophie Gazeau de La Brandanière



Vers la fin de sa vie, c'est le témoignage de sa vocation que rédige la fondatrice des Franciscaines oblates du Sacré-Cœur de Nantes (dites sœurs de Chantenay). Il nous permet de comprendre le chemin de cette Vendéenne, née en 1829 à La Gaubretière. Mère Marie-Thérèse de la Croix portait dans le monde le nom de Sophie-Victorine Gazeau de La Brandanière. Elle demeure longtemps au service de sa famille, n'ayant pas été admise à rester chez les Filles de la Sagesse. C'est que sa santé se dégrade. Elle accomplit de longs séjours dans un dispensaire à Angers. À partir de 1868, elle y est pensionnaire durant près de quatre ans. Sophie y découvre saint François d'Assise et elle se fait recevoir dans le tiers-ordre franciscain. Toujours grabataire, elle a le désir, malgré ses 42 ans, de devenir religieuse tout en conti-

nuer le service des pauvres à domicile. N'aspirant qu'à guérir pour réaliser sa vocation, elle fait une neuvaine à Notre-Dame du Chêne, et insiste pour aller prier en sa basilique, située près de Sablé. L'inespéré se produit : durant la messe, Sophie se lève, elle est guérie. Elle discerne alors, dans la foi, une intervention providentielle en cette guérison, une grâce du Ciel en réponse à une prière ardente et persévérante. La grabataire d'hier va devenir femme d'action, fondatrice d'une nouvelle famille religieuse.

Promettant formellement de s'engager sans retour, elle résume avec précision le contenu de son projet de vie : reconnaître le primat de la volonté divine sur sa vie. Malheureusement pour elle, Sophie ne convainc pas ceux qui la dirigent. Aussi va-t-elle vivre un douloureux combat intérieur. Habitée par l'impératif premier d'accomplir la volonté de Dieu, « coûte que coûte », elle est prise entre deux autres : celui de ses aspirations intérieures, toujours plus fortes, mais contredites par le respect dû aux conseils extérieurs, toujours plus nets. Elle ressent une contradiction intime entre la conviction

de sa vocation, renforcée par sa promesse, à quoi s'opposent les atermoiements des conseillers dont elle attend une confirmation. Du coup, elle se sent coupable de ne pas tenir sa promesse et inquiète de voir s'effondrer le projet qui lui tient à cœur. Elle souffre particulièrement de l'incompréhension des prêtres dont elle espérait aide et soutien. C'était la désolation. Elle en arrive à penser qu'il faut renoncer. « *Vouloir et ne pas pouvoir* », c'était un vrai martyre. Elle tombe en langueur et... paradoxe, elle connaît en même temps une tranquillité et une paix profondes : « *Toujours inquiète et pourtant tranquille, parce que je sentais au fond de*



mon âme cette assurance : je ne me trompe pas, puisque je ne veux que ce que le Bon Dieu veut ».

Les contrariétés vécues douloureusement par Sophie proviennent de sa soumission au jugement d'un prêtre. C'est pourtant, à ses yeux, essentiel à un double titre. Il lui faut d'abord le sceau autorisé du discernement de sa vocation personnelle, ensuite la garantie ecclésiale de l'« œuvre » qu'elle envisage déjà, mais elle est convaincue qu'elle ne se trompe pas. Une fois cependant elle écrit : « *J'avais une peur extrême de me tromper... j'étais effrayée à la pensée que je pouvais être victime d'une illusion* ». Sophie n'est nullement pusillanime. Sa crainte serait plutôt d'être ébranlée dans la certitude qui l'habite : c'est comme une appréhension et, si l'on peut dire, la peur d'avoir peur. C'est en somme le revers de sa conviction d'être dans le vrai, la crainte qu'elle pourrait être, à un moment ou à un autre, tentée

de perdre cette espérance qui la pousse à aller de l'avant. Notons toutefois qu'elle ne manifeste aucun sentiment de révolte, mais une sorte de constance dans l'épreuve. Sincèrement soumise à ses conseillers, elle persévère avec une humble ténacité, sans exprimer le moindre retour en arrière. Sophie est bien convaincue que l'offrande de ses souffrances en esprit de sacrifice va lui obtenir la lumière. Elle multiplie les neuvaines, fait célébrer des messes, part en pèlerinage. Elle redouble de générosité dans le service des malades et des pauvres. Cette triple réaction (pas-

sion, prière, action) montre l'équilibre profond de sa personnalité et de son tempérament.

La situation va se dénouer en deux temps. Sur le conseil d'une amie, et après un temps de prière, elle s'adresse à un nouveau directeur. Or il pense qu'on peut lui faire confiance. N'interprétons cependant pas cette substitution de directeur spirituel comme une manœuvre de pénitente : car c'est bien de son confesseur, qui n'est pas son directeur, que Sophie attend un signe précis. Le directeur vit au loin, à Angers, tandis que son confesseur est le curé de sa paroisse. Elle le fréquente quotidiennement, mais il ne lui est pas moins hostile jusqu'à son revirement subit, qui vient récompenser l'obéissance, la ténacité et la patience de Sophie. Tout s'arrange, car l'évêque donne son accord, ce qui comble Sophie au plus haut degré. Elle va pouvoir « *faire ses adieux au monde et se revêtir des saintes livrées de la pauvreté* ».

L'itinéraire vocationnel de Sophie Gazeau est jalonné de pèlerinages. Ils lui permettent d'affirmer son projet de vie. À Lourdes, en septembre 1874, elle s'engage et se consacre intérieurement devant la Vierge Marie : « *Je vous remercie, Bonne Mère, de m'avoir rendu la santé, mais je vous remercie doublement de me permettre de vous la donner aujourd'hui, cette santé que vous me prêtez pour vous servir et vous aimer* ». La promesse de Sophie n'a rien d'un marché : non pas le service des pauvres pour recouvrer la santé, mais bel et bien cette santé déjà retrouvée, donnée et offerte à Dieu et aux pauvres.

Les tout débuts de la vie religieuse de Sophie Gazeau ont lieu à La Gaubretière. Puis, en mai 1877, l'évêque de Luçon, Mgr Lecoq, est transféré à Nantes où il l'attire, persuadé que l'« œuvre » de Sœur Marie-Thérèse Gazeau rendra de grands services et pourra prendre racine. Le dévouement héroïque des nouvelles oblates auprès des pauvres, notamment lors des épidémies dans les quartiers insalubres, leur attire l'estime de tous et suscite des vocations. En 1902, la fondatrice passe la main. Elle-même résume alors sa vie en trois mots : souffrir, prier, aimer. Âgée de 82 ans, elle s'éteint le 18 juillet 1911. Dans le témoignage qu'elle a laissé, Sophie Gazeau situe sa progression vers une forme particulière de vie religieuse, qui tend au service des pauvres et des malades. Son texte suggère à ses filles de s'inspirer aussi d'autres caractères de sa vocation, qu'il s'agisse des liens spirituels avec la Vierge, le Sacré-Cœur ou saint François d'Assise, de l'obéissance à l'Église dans la personne des directeurs spirituels, ou encore de la distinction entre les désirs personnels et la volonté de Dieu. ■

Thierry Heckmann

D'après l'édition du témoignage et un article du Père Claude Billot, parus dans Recherches vendéennes n°12-2005, p. 497-530